



Une **HISTOIRE** de la

PHILOSOPHIE

en fiches

Carla Aciati
Olivier Tibloux

ellipses

8 MAI 1945, le château d'Immendorf est en flammes. À l'ouest, la guerre touche à sa fin. La croyance au progrès a disparu en même temps que le monde. Dans le brasier allumé par les nazis, la philosophie, la médecine et la jurisprudence se consomment. Plus personne n'admira les chefs-d'œuvre que Klimt avait peints pour l'université de Vienne. Trois mois plus tard, jour pour jour, dans le magazine *Combat*, Albert Camus est un des rares intellectuels à s'indigner et à s'inquiéter de l'emploi de l'arme atomique. Il se résume en une phrase : « *La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie* ». Le long du fleuve Gambie, plus d'une centaine d'espèces viennent s'abreuver dans le Niokolo Koba. Il y a des lions, des éléphants, des lycaons et des hippotragues. Dans la forêt avoisinante, il y a aussi des singes verts, des chimpanzés et des babouins.

À New York, Hannah Arendt vit dans l'exil et la pauvreté. Elle gagne quelques sous comme aide à domicile. Bientôt, elle deviendra l'une des plus grandes philosophes du vingtième siècle, et la première à comprendre les origines et les caractéristiques du totalitarisme. Dix-sept ans plus tard, elle entendra Eichmann se défendre à son procès en se référant à la morale de Kant et à la fierté du devoir accompli. À Paris, avec Maurice Merleau-Ponty, Simone de Beauvoir, Raymond Aron et quelques autres, Sartre fonde une nouvelle revue. Elle s'appelle *Les Temps Modernes*. Dans le premier numéro du 1^{er} octobre 1945, Sartre écrit : « *L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi* ». Dans son article intitulé *La guerre a eu lieu*, Merleau-Ponty avoue ne pas avoir cru à la guerre qui se préparait : « *Nous avons secrètement résolu d'ignorer la violence et le malheur comme éléments de l'histoire, parce que nous vivions dans un pays trop heureux et trop faible pour les envisager* ». Et pourtant, et pourtant, au siècle précédent, Nietzsche avait mis en garde contre « *ceux qui veulent rendre l'humanité "meilleure"* ». Mais trop d'étudiants, de lecteurs ou de lectrices s'étaient contentés de lire ou d'apprendre au lieu de se mettre à penser.

Depuis quelques années maintenant, le parc du Niokolo Koba est inscrit sur la liste du patrimoine mondial en péril. Les sécheresses, l'exploitation minière, les infrastructures, la pollution ont transformé les êtres et les paysages. Certains disent qu'il est déjà trop tard. Mais il n'est jamais trop part pour commencer à penser autrement le monde, c'est-à-dire à philosopher.

Tel est l'exigence de ce livre : non pas seulement inviter à voyager dans l'histoire de la philosophie, mais aussi et surtout inviter à penser, à inventer ses propres chemins, à parler, à écrire et à se révolter contre la vulgarité et la médiocrité des idées fixes.

Soutenir que la pensée n'a pas grand-chose à voir avec les idées peut sembler une hypothèse paradoxale. C'est pourtant celle que nous avons décidé de suivre en écrivant ce livre. À cela, plusieurs raisons.

La première et peut-être la plus importante est un fait : L'association de l'argumentation logique et des idées porte un nom – l'idéologie. Et, il n'y a certainement pour la pensée pire ennemie que l'idéologie. La lecture de Montaigne, Nietzsche, Arendt, Camus, Foucault, ou d'autres, est très éclairante à ce sujet.

La seconde nous a été inspirée par les mots de Cicéron à propos de Thémistocle dans *De Oratore*. Thémistocle souffrait d'hypermnésie et regrettait de retenir ce qu'il ne voulait pas et de ne pas parvenir à oublier ce qu'il voulait. Il espérait ainsi découvrir un jour un professeur passé maître dans l'art d'oublier. Le savoir a souvent été associé à la capacité d'apprendre et de retenir des idées. De là certainement une terrible confusion entre la mémoire et la pensée. Dans le livre I des *Essais*, Montaigne nous avoue que sa mémoire est défaillante. Mais cette défaillance est justement ce qui lui donne la force de penser ; car écrit-il : « *Si en mon pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de mémoire, et quand je me plains du défaut de la mienne, ils me reprennent et refusent de me croire, comme si je m'accusais d'être insensé. Ils ne voient pas de choix entre mémoire et entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort, car il se voit plutôt par expérience, au contraire, que les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugements débiles. On se prend de mon affection à ma mémoire ; et d'un défaut naturel, on en fait un défaut de conscience* ». Ainsi, apprendre à philosopher, c'est d'abord apprendre à oublier ce qu'on nous a appris. Penser, c'est d'abord se vider de ses habitudes, de ses souvenirs, de ses idées et de ses préjugés. Méfions-nous en ce sens de ceux qui préfèrent avoir des tonneaux bien remplis plutôt que des tonneaux percés.

La dernière raison, mais il y en a certainement beaucoup d'autres, se trouve dans les premières pages d'un livre au titre étrange de Maurice Blanchot, *L'entretien infini*. Parlant de la recherche en philosophie, il s'étonne que la poésie comme le roman aient une forme, alors que la recherche n'en a pas, si ce n'est celle de l'exposé : « *La dissertation scolaire et universitaire est le modèle* ». Cheminant ensuite dans l'histoire de la philosophie, il examine les façons de la transmettre : l'enseignement, la leçon, l'entretien, le dialogue, l'écriture. Il examine aussi les façons de faire de la philosophie. La philosophie a-t-elle pour but d'apporter des réponses ? N'est ce pas plutôt l'art de (se) questionner ? Quand elle est institutionnalisée, et elle l'est depuis longtemps, elle semble plutôt du côté des réponses ; et quand elle est un exercice solitaire, du côté des questions. Mais là n'est peut-être pas l'important. L'important ou la richesse en philosophie se trouve dans l'exception, dans la rupture, dans le discontinu, ou pour le dire en un seul mot dans le *dis-cours*. Un cours, ou un exposé n'a de sens que s'il provoque une rupture dans l'enchaînement logique des idées. Ce

n'est plus alors un simple exercice de communication mais une parole qui est proposée, et la possibilité de découvrir une infinité de sens au-delà du sens. Quelques philosophes y sont parvenus et nous parlent encore. Leur écriture est souvent fragmentaire pour laisser aux lecteurs le choix d'y trouver leurs sens propres ou leurs propres chemins. On trouve cela chez Héraclite, Pascal, Nietzsche, ou encore celle ou ceux qui sont parfois passés par la poésie ou le roman, Arendt, Camus. Il y a aussi certains textes de la pensée hindoue et les hauts textes chinois. Il y a encore Descartes qui lie dans ses œuvres pensée et existence, et pour qui « penser » n'est pas « répondre » mais douter ; Cela se retrouve enfin dans certains dialogues de Platon ou chez Spinoza.

Quant à nous, simple humain très humain, nous avons écrit ce livre à deux voix et à quatre mains, Carla et moi, Olivier et moi. Ainsi nous avons discutés de nos lectures et de nos interprétations. Les vieilles interprétations deviennent souvent des croyances, et les nouvelles croyances laissent place aux interprétations. Seul, il est souvent difficile d'échapper à ses propres croyances. Mais à deux, le *dialogue*, en son sens étymologique, est toujours possible car toujours vivant. À deux, il devient possible d'interroger ce que l'on croit *au travers* de ce que croit l'autre. Et les textes que nous lisons, ou les mots que nous écrivons à propos de ces textes, ne forment plus le simple dessin d'une tapisserie que nous connaissons, admirons ou critiquons, mais se construisent et se déconstruisent *entre* les lignes de perspectives. À deux, se contemple bien mieux l'envers de la tapisserie et la philologie redevient possible. Par probité, plus encore que par nécessité, écrire sur l'histoire de la philosophie est une entreprise philologique au sens où la définit Nietzsche : « *J'entends ici par philologie, dans un sens très général, l'art de bien lire, – de savoir distinguer les faits, sans les fausser par des interprétations, sans perdre, dans le désir de comprendre, la précaution, la patience et la finesse. La philologie comme ephexis dans l'interprétation : qu'il s'agisse de livres ou de nouvelles de journaux, de destinées ou de faits météorologiques* » (*L'Antéchrist*, § 52). L'ephexis, et la probité qui l'accompagne, est la condition et l'effet de tout dialogue véritable avec ou sur les textes. Olivier et moi, Carla et moi, avons lutté ensemble contre les interprétations toute faites, contre la paresse des récitations qui se font passer pour savoirs, contre nos propres croyances. Nous vous invitons à le faire à votre tour en lisant ce livre.

Platon

« Le plus grand des maux
est de commettre l'injustice »,
Platon, *Gorgias*, 369b

Première Érinie inspirée de *La Jurisprudence* de Klimt ↗



Le règne des sophistes

PLATON naît dans une famille illustre d'Athènes en -428, et se destine, comme la plupart des jeunes appartenant à une haute lignée, à une carrière politique. Plusieurs événements le détournent de ce chemin tout tracé et l'amène à instituer une école et une éthique qui transforment les rapports à l'âme, à la cité et au monde.

Ce cheminement peut s'expliquer à la fois par sa naissance et son époque. Par sa mère, Platon est lié au gouvernement des trente tyrans. Ce gouvernement, mélange d'aristocratie et d'oligarchie, est admiré avant d'être rejetée par le jeune homme. Il n'est pas pour autant adepte de la démocratie qui fut restauré à Athènes alors qu'il avait 25 ans. Car, pour lui, l'oligarchie, la tyrannie et la démocratie contiennent en elles-mêmes le même danger : le risque pour l'homme de se complaire dans la démesure et l'excès – *l'hybris* – et de mener la Cité à sa ruine.

Le but de Platon, dans ses œuvres, est toujours le même : s'interroger sur les conditions de l'excellence (*areté*) dans les domaines de la connaissance, de l'éthique et de la politique. Dans cette perspective, les opinions individuelles ou les régimes politiques qu'ils rejettent ont tous pour point commun de se faire passer pour les meilleurs alors qu'ils ne sont souvent que l'expression d'un art qu'il n'a eu de cesse de combattre : la rhétorique pratiquée et enseignée par les Sophistes.

Dans cette période où se succèdent oligarchie et démocratie, guerre et procès, il est devenu essentiel, pour les citoyens qui veulent participer à la vie de la cité, de savoir prendre la parole dans les différentes assemblées. Gorgias, Protagoras, ou les autres sophistes sont rémunérés par les plus grandes familles pour enseigner à leurs enfants l'art de persuader les autres. Et si Platon admire la parole et le dialogue, il ne peut supporter l'usage détourné de son pouvoir. C'est pour mieux y répondre et le combattre qu'il ira jusqu'à inventer le personnage du jeune et superbe Calliclès dont les premiers mots (qui ouvrent le *Gorgias*) seront : « *C'est à la guerre et à la bataille, Socrate, qu'il faut, dit le proverbe, prendre part comme vous faites* » (trad. Chambry).

Les mots et le langage ne doivent être pour Platon que des moyens au service de la vérité et de la justice. Le procès de son maître Socrate (en -399), le marquera longuement et douloureusement. Mais, il en retiendra aussi que Socrate refusa, jusqu'au bout, de se servir du pouvoir de la rhétorique pour réfuter ses accusateurs. S'il semble la plupart du temps être en accord avec les idées de Socrate, il ne faut pourtant pas le réduire à un

simple disciple ou porte-parole. Ses œuvres et ses dialogues, en particulier, dévoilent une véritable fascination pour certains sophistes (particulièrement Gorgias et Protagoras) et l'influence de Parménide et d'Héraclite.

De Parménide et de Socrate, Platon retient l'idée que seul un certain type de questionnement peut mener à la vérité. Il défend aussi et surtout le principe selon lequel la connaissance est du côté de la réalité des choses qui sont; et que seule l'âme, lorsqu'elle atteint l'excellence dans sa fonction, peut les définir et les appréhender. Contre Protagoras, Platon affirme la position selon laquelle les qualités des choses et des êtres ne dépendent pas du point de vue des hommes ou des époques, mais existent de toute éternité.

Enfin, après Héraclite, Platon pense que le monde des choses sensibles est en devenir, et toujours changeant. Mais, contrairement à Héraclite, il s'efforce sans cesse de dévaloriser ce monde en devenir en rendant les choses sensibles synonymes d'apparence et d'illusions. Cette dévalorisation est la conséquence même de son désir de connaissance. Si connaître, c'est pouvoir identifier et définir; le constat de l'instabilité du monde des choses sensibles rend sa connaissance impossible.

C'est en ce sens pour répondre à la fois à son désir, à ses prédécesseurs et aux sophistes, qu'il propose, en reprenant les paroles de son maître Socrate, l'hypothèse des formes intelligibles (*eîdos*) qui, seules, pourront garantir la stabilité et l'identité propre à la connaissance. Cette hypothèse est essentielle puisqu'elle rend la connaissance à nouveau possible en la distinguant de l'opinion et des croyances qui suivent le flux des modes et des époques. Mais cette connaissance suppose un cheminement, celui de l'âme du philosophe vers l'excellence, et une institution, l'Académie.

Œuvres et notions essentielles

▪ L'éducation, l'âme et le corps

Dans *La République*, qui constitue avec les Lois l'une des œuvres majeures sur la *politeia*, Platon nous présente un dialogue entre son maître Socrate et ses deux frères, Adimante et Glaucon. Parlant de l'éducation que doivent recevoir les jeunes qui se destinent à la philosophie, Socrate affirme qu'il faut « *donner aux adolescents et aux enfants une éducation et une culture appropriées à leur jeunesse; prendre grand soin de leur corps à l'époque où il croît et se forme, afin de le préparer à servir la philosophie* » (*La République*, VI). Comprenons en lisant cela, que le souci du corps n'est pas pour Platon une fin en soi. Au contraire, il convient de subordonner les exercices du

Une **HISTOIRE** de la

PHILOSOPHIE

en fiches

Le but de cet ouvrage n'est pas d'exposer une nouvelle fois l'histoire de la philosophie puisque le nombre même des ouvrages de cette sorte montre qu'ils n'apportent souvent rien d'autre que ce que l'on sait déjà. Notre but est le suivant : comprendre mieux et plus profondément les thèses des philosophes en entretenant un

triple dialogue, un dialogue avec les philosophes et leur époque, un dialogue entre philosophes et un dialogue avec soi-même. Apprendre et raisonner semblent suffire en théorie, mais cela ne donne jamais rien de nouveau. L'effort est plus grand et plus exigeant et suppose de penser et résonner. Cet effort est essentiel pour l'apprentissage et l'étude de la philosophie, et nécessaire pour prétendre véritablement philosopher.

Ainsi, pour chaque auteur et chaque époque ou courant, sont présentés :

- Le contexte et les influences qui permettent d'éclairer et d'approfondir les thèses
- Les œuvres et les notions essentielles
- Une notion approfondie au travers d'un texte commenté
- Une résonance contemporaine

Pour satisfaire au mieux ces exigences, et par cela même en espérer le plus grand bénéfice, nous avons écrit ce livre à deux voix et à quatre mains, au service d'une passion commune. Pour chaque philosophe, nous avons discuté (au premier sens du terme qui désigne l'échange d'arguments et l'examen critique) de nos lectures et de nos interprétations. Seul, il est souvent difficile d'échapper à ses propres croyances et interprétations. Mais à deux, le *dialogue*, en son sens étymologique, est toujours possible car toujours vivant. À deux, il devient possible d'interroger ce que l'on croit *au travers* de ce que croit l'autre ; et la philosophie devient plus claire et plus féconde.

Par probité, plus encore que par nécessité, écrire sur l'histoire de la philosophie est une entreprise philologique au sens où la définit Nietzsche : « *J'entends ici par philologie, dans un sens très général, l'art de bien lire, – de savoir distinguer les faits, sans les fausser par des interprétations, sans perdre, dans le désir de comprendre, la précaution, la patience et la finesse. La philologie comme ephexis dans l'interprétation* ». L'ephexis, et la probité qui l'accompagne, sont la condition et l'effet de tout dialogue véritable avec ou sur les textes. Ainsi, nous avons lutté ensemble contre les interprétations toute faites, contre la paresse des récitations qui se font passer pour savoirs, contre les croyances qui se substituent aux pensées. Nous vous invitons à le faire à votre tour en ouvrant ce livre.

Professeur de Philosophie depuis 25 ans, **Olivier Tibloux** a enseigné au lycée, à l'université et en classes préparatoires. Ses ouvrages éclairent et approfondissent les pensées des grands philosophes.

Étudiante en Philosophie, **Carla Aiciati** explore les thèses et les textes sous le principe du contradictoire en examinant les arguments de faits, de droit, les hypothèses et les preuves en les portant à leur limite.

www.editions-ellipses.fr



9 782340 082199

